

JEAN-PAUL
KAUFFMANN
VENISE À
DOUBLE TOUR



ÉQUATEURS LITTÉRATURE

VENISE
À DOUBLE TOUR

DU MÊME AUTEUR

- Juifs et Arabes en Palestine*, en collaboration avec Daniel Le Gac, Le Centurion, 1975.
- Voyage à Bordeaux*, hors commerce (Caisse des dépôts et consignations), 1989. Édition revue et corrigée, Équateurs, 2011 ; Gallimard, « Folio », 2014, repris avec *Voyage en Champagne*.
- Voyage en Champagne*, hors commerce (Caisse des dépôts et consignations), 1990. Édition revue et augmentée, Équateurs, 2011 ; Gallimard, « Folio », 2014, repris avec *Voyage à Bordeaux*.
- Le Bordeaux retrouvé*, hors commerce, 1989.
- L'Arche des Kerguelen : voyage aux îles de la Désolation*, Flammarion, 1993 ; La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2002.
- La Chambre noire de Longwood : le voyage à Sainte-Hélène*, La Table Ronde, 1997 ; Gallimard, « Folio », 1998.
- La Morale d'Yquem : entretiens avec Alexandre de Lur Saluces*, coédition Mollat-Grasset, 1999.
- La Lutte avec l'Ange*, La Table Ronde, 2001 ; Gallimard, « Folio », 2002.
- 31, allées Damour : Raymond Guérin, 1905-1955*, Berg International / La Table Ronde, 2004 ; La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2007.
- La Maison du retour*, Nil Éditions, 2007 ; Gallimard, « Folio », 2008.
- Courlande*, Fayard, 2009 ; « Le Livre de Poche », 2011.
- Remonter la Marne*, Fayard, 2013 ; « Le Livre de Poche », 2014.
- Outre-terre : le voyage à Eylau*, Équateurs, 2016 ; Gallimard, « Folio », 2017.

Jean-Paul Kauffmann

VENISE
À DOUBLE TOUR

ÉQUATEURS

Cartes : Stéphane Rozencwajg.

ISBN 978-2-84990-584-5.

© Éditions des Équateurs/Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

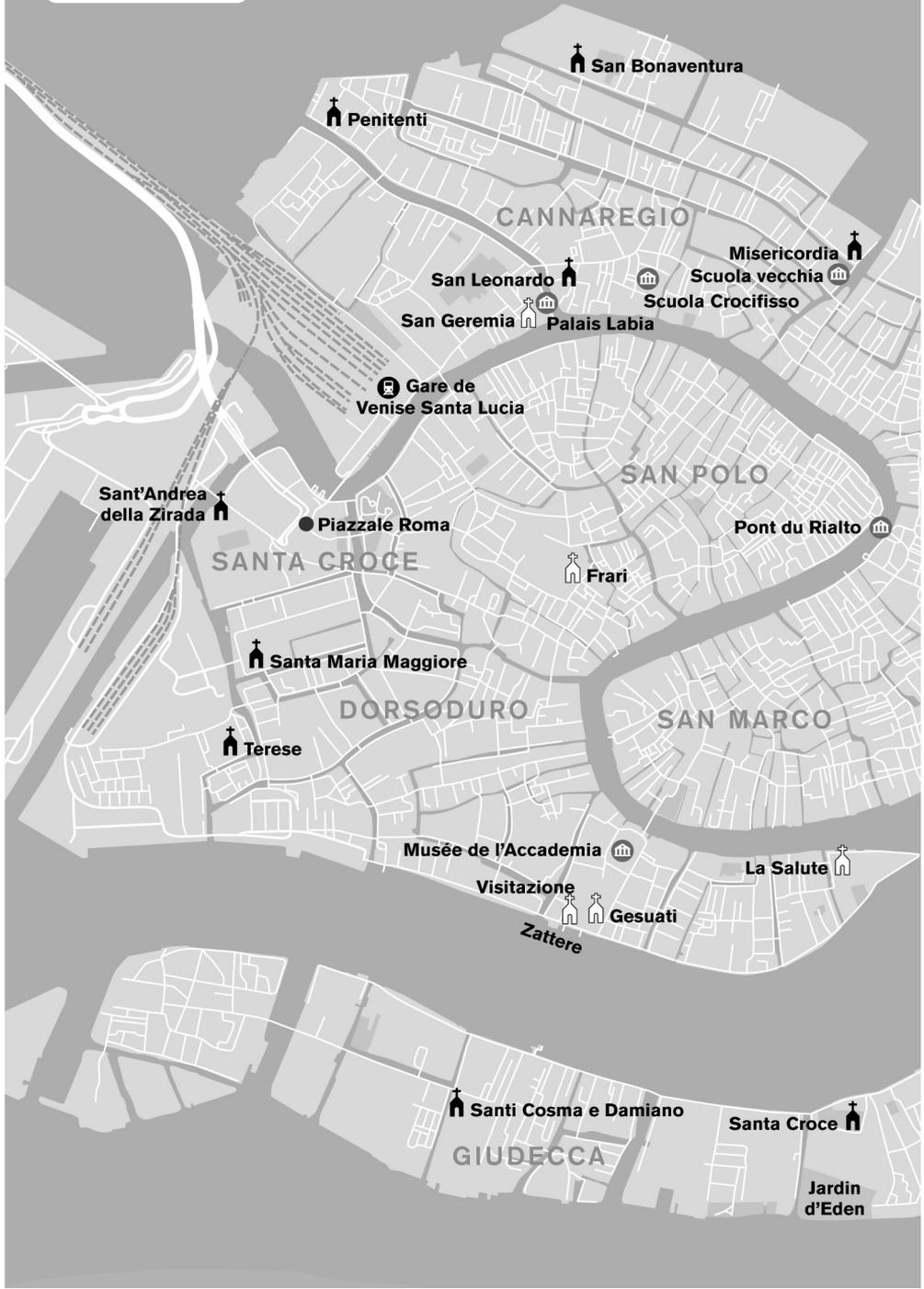
contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

Pour Christine Adam.

« Nous ne cherchons jamais les choses, mais la
recherche des choses. »

Pascal, *Pensées*, Le Guern, fragment 647.

CARTE DU RÉCIT



-  Église fermée
-  Église ouverte
-  Monument, musée

**Cimetière
San Michele**

 **Gesuiti**

**Scuola Grande
di San Marco**  **San Lazzaro dei Mendicanti**

 **Giovanni e Paolo**  **Santa Maria del Pianto**

 **San Lio**

 **San Lorenzo**

● **Campo della Celestia**

CASTELLO

Patriarcato  **Musée diocésain**

 **Basilique Saint-Marc**

 **Palais des doges**

San Pietro di Castello 

 **Arsenal**

 **Sant'Anna**

 **San Giorgio Maggiore**

 **Zitelle**

Le bateau-taxi tangué exagérément sur le canal de la Giudecca. Le pilote m'avertit qu'il est impossible de débarquer à quai nos impedimenta, la houle est trop forte. En catastrophe, il nous dépose sur le ponton de la station de vaporetto avec tous nos paquets, conduite réprouvée par le règlement de l'ACTV (Azienda Consorzio Trasporti Veneziano). La plate-forme flottante est réservée aux seuls passagers, mais tous les bateaux s'en servent pour décharger subrepticement hommes et marchandises. L'action d'interdire est ici plus subtile qu'en France, où l'autorité cherche toujours à intimider l'usager et le considère comme un délinquant en puissance. En Italie, pas de menaces, l'administration *avertit*, les débonnaires notifications qu'elle porte à la connaissance du public ne sont pas culpabilisantes. Simplement, il ne faut pas se faire pincer.

Tout commence ici, après ce débarcadère sur le quai de la Giudecca. Dans quelques instants je vais ouvrir la porte de l'appartement sur lequel j'ai jeté mon dévolu, il y a quelques mois. Je l'ai peut-être choisi dans la précipitation, e vais en avoir le cœur net.

J'ai emporté avec moi livres et objets familiers dont je peux d'ordinaire me passer en voyage. Mais ce n'est pas exactement un voyage : je vais habiter cette ville plusieurs mois, un vieux rêve. Il devenait pressant de le réaliser. J'ai trouvé un pied-à-terre à la Giudecca. À l'origine, je ne voulais pas en entendre parler : trop éloigné de la Venise historique.

J'ai longtemps préparé ce séjour. Plusieurs allées et venues furent nécessaires pour choisir mon repaire. Lors d'un de ces voyages d'exploration, alors que j'étais sur le point de quitter Venise, je me suis décidé à traverser le canal de la Giudecca, uniquement pour faire plaisir à une amie qui m'avait vanté les agréments de cette résidence. Même si, il est vrai, elle l'utilisait rarement.

Tout de suite, j'ai aimé cet appartement. Ceux que j'avais visités jusqu'alors n'existaient plus. S'offrait à moi la vue la plus saisissante de Venise. Depuis la terrasse presque aussi vaste que l'habitation, on aperçoit quelques-uns des monuments et édifices dont je me suis entiché depuis ma première visite dans les années 60 : la façade des Gesuati, les clochers jumeaux de l'Ange Raphaël, l'hôpital des Incurables, les coupoles de la Salute. On découvre aussi Saint-Georges Majeur et les Zitelle. La place Saint-Marc échappe à la vue. Je n'en suis pas frustré.

Cette fois, quand j'ai franchi avec ma voiture le pont de la Liberté, mince cordon qui relie depuis 1933 Venise à la terre ferme, j'ai senti les larmes me monter aux yeux. La ville aux cent clochers a surgi dans la brume. *Je suis à Venise !* Henry James affirmait que le fait seulement d'écrire ou de prononcer le mot Venise était déjà en soi source de volupté.

Avec l'âge, je montre une sensibilité excessive dans des moments qui, je le sais, n'auront plus jamais lieu – c'est d'ailleurs peut-être à cet instant que j'ai attrapé une contravention. Oui, une contredanse à Venise. Je ne reviendrai jamais dans cette ville par la route. Il ne suffit pas d'y arriver en voiture, encore faut-il dénicher un parking pour l'entreposer.

Sur le pont de la Liberté, j'ai eu conscience que je touchais enfin mon rêve, habiter Venise. À l'approche du départ, des événements imprévus sont survenus. L'épreuve la plus récente et la plus douloureuse fut la disparition d'un ami rare, Milan, avec lequel j'avais remonté la Marne. Je l'ai enterré récemment dans son village de Champagne. Aurais-je imaginé un jour prononcer son oraison funèbre ? Dans nos randonnées, il se plaisait à me distancer, mais quel compagnon ! Photographe janséniste, fin amateur de champagne, d'une fierté d'un autre temps qu'on pouvait prendre pour du dédain, maître de ses choix, intransigeant, gai et sans illusions, insondable, pratiquant avec ironie une diététique de l'existence. Il m'était devenu indispensable. Je m'en veux terriblement de ne le lui avoir jamais dit. Aussi bien m'aurait-il ri au nez.

Depuis la perte de Milan, il me semble être passé ailleurs, dans ces hautes régions où le chemin est de plus en plus aride. Néanmoins j'avance confiant, mais à pas comptés. J'affecte de croire que je peux continuer la montée comme si de rien n'était et que je connaîtrai l'autre versant.

Pourquoi choisir Venise ? Pour mesurer le chemin parcouru. Venise n'est pas « là-bas » mais « là-haut », selon le mot splendide de Casanova. Il existe sans doute bien des hauteurs de par le monde où l'on peut jouir d'une vue étendue sur le passé, mais je n'en connais pas d'autres où

l'histoire nous saisisse à ce point pour nous relier à notre propre vie.

Pour l'ancien enfant de chœur de Corps-Nuds (Ille-et-Vilaine), « la ville contre-nature », selon l'expression du Malouin Chateaubriand, souligne la vérité d'une présence et l'expérience de ce qui va disparaître. Ou de ce qui est déjà perdu.

Comment vais-je m'y prendre avec Venise, la ville au monde sur laquelle on a le plus écrit ? C'est peut-être sa meilleure protection. Elle nous tient ainsi à distance. Le cauchemar babélien, l'hégémonie marchande mettent en valeur ce miracle esthétique.

Que deviendrait cette beauté si rayonnante sans cette exhibition ? Elle serait seule, livrée à elle-même. Venise a besoin de la présence d'un Disneyland. Loin de la déparer, il la rehausse. Comme les paradoxes, les superlatifs sur Venise s'introduisent avec tant de naturel et de profusion qu'on ne les voit pas venir. Difficile d'échapper à l'exaltation. On attend beaucoup de Stendhal lors de son premier voyage à Venise en 1813. On va se régaler. Cette ville est tellement faite pour lui. Eh bien, il n'y arrive pas. Rien. À sec. Impossible pour lui de la décrire : « Il ne me vient que des superlatifs sans grâce qui ne peignent rien à qui n'a pas vu. »

Je n'adhère en aucune façon à l'image mortifère de Venise, la chute, les affres de la décadence (vieille lune romantique qui continue à faire des ravages), pas plus qu'à la vision d'une beauté faisandée et factice. Comme toute chose ici-bas, Venise va vers sa disparition. C'est un achèvement qui n'en finit pas, un terme toujours recommencé, une terminaison inépuisable, renouvelée, esquivant en permanence l'épilogue. La phase terminale, on l'annonce depuis le début. Elle n'a pas eu lieu. Elle a

déjoué tous les pronostics. Cette conclusion ne manquera pas de survenir pour nous tous ; Venise, elle, passera à travers.

Voilà pourquoi la Sérénissime représente pour moi la ville de la jouvence et de l'alacrité. C'est la première et la dernière fois, j'en fais le serment, que j'utilise le mot Sérénissime pour désigner Venise. Ce synonyme passe-partout est bien commode, mais a vraiment trop servi. Avec ce mot, les guides sur Venise ne laissent aucune chance au visiteur. D'entrée de jeu, il sait qu'il n'échappera pas à l'irradiation de cette ville. Sa radioactivité culturelle est dangereuse car absolue, sans concession. Présente partout, dans l'air et l'art, elle contamine le touriste qui reçoit sa dose maximale. Il éprouve une peur panique : comment vais-je résister à cette intensité de rayonnement, venir à bout de cette beauté surabondante. Les œuvres d'art serrent le voyageur de toutes parts. Il est sommé de ne rien rater.

Je crois avoir exploré toutes les églises ouvertes au public. Une investigation menée à chacun de mes nombreux séjours. Je n'affirmerai pas que je les connais toutes par cœur. Il est pratiquement impossible de venir à bout d'une telle profusion. Chaque nouvelle visite se révèle imprévisible. Ces trésors ne sont pas cachés. Bien sûr, des chapelles, certaines absidioles mal éclairées peuvent rendre invisibles une toile ou une statue, mais presque toujours cette beauté innombrable est exhibée, présentée *en gloire*, avec sa « densité insurmontable », comme dirait Merleau-Ponty, de façon à être remarquée immédiatement. Cela saute aux yeux et pourtant, cette proximité absolue du tableau, de la sculpture devant soi n'opère pas. On dirait que l'apparition qui s'impose avec force au regard ne veut

pas être vue. Phénomène typiquement vénitien. Le beau se cache de lui-même, peut-être parce qu'il paraît *déjà vu*. La volonté de regarder finit par se perdre. Parce qu'il y a trop à voir, on finit par ne plus voir.

Telles sont à Venise les églises ouvertes à tous. J'en aime l'odeur, la sonorité, l'intempérance surtout. Quoi de plus désirable que ce grand déballage violemment offert à la vue une fois la porte franchie ? Il va falloir ouvrir l'œil pour en débusquer les merveilles.

Cette recherche méthodique, je la pratique depuis des lustres. Je prends mon temps. Je laisse venir. Pour attraper quoi ? Seulement un souvenir. Une forme imprécise et fragile, une impression ancienne. Cette image mal consolidée, je l'interroge, elle ne veut pas répondre. Depuis cinquante ans, je ne cesse de revenir bredouille. Je sais que la poursuite exigerait d'être menée plus rondement. La chasse n'a rien donné jusqu'à présent. On n'attrape pas une ombre.

En tout cas, je m'obstine. L'obstination plus que la force d'âme m'a permis dans le passé de résister à l'enfermement. Des coups ont failli me faire lâcher pied. Ils auraient pu m'engloutir. Que de fois étais-je sur le point de couler ! Je me suis cramponné au début à une bouée : le monde d'où je venais avec ses images heureuses et rassurantes. Elles étaient nettes et lumineuses. Bientôt, cela n'a plus suffi. Il a fallu chercher plus loin. Plus loin, c'était plus flou. Cependant je devais à tout prix identifier ces épaves de la mémoire. Ce jeu me permettait de tenir. Il consistait à mettre un nom sur des moments, des scènes, des événements qui n'étaient que des flashes. Ces impressions, je les avais vécues naguère mais leur contour s'était estompé. Des visages aux traits confus que je cherchais à reconnaître. Une traque dans la mémoire ? Plutôt un jeu

de patience, une sorte de remise en ordre. En m'absorbant, ce travail interminable me sauvait.

Prétendre que, pendant ma détention au Liban, toute ma vie a défilé, que j'ai réussi à tout étiqueter serait mensonger. Exercice impossible. Dans le déroulé de ce passé, Venise a certainement occupé une place de choix. À la vérité, je ne m'en souviens plus. Oubli regrettable, je le reconnais, pour qui prétend retrouver un événement d'un autre temps. Après l'épreuve, tous les minutieux échafaudages de la mémoire se sont écroulés. Dans l'enchaînement des séquences qui ont composé ce séjour, de nombreux espaces vides, en tout cas mal comblés, m'ont toujours empêché de localiser avec précision l'image disparue : une peinture qui miroite.

Qu'avais-je vu exactement ? Je n'ai cessé de chercher.

Les églises ouvertes n'ayant rien donné, je vais à présent me tourner vers les églises fermées. L'objet de ma quête y est enfoui. Mais on ne déverrouille pas si facilement une église, surtout vénitienne, avec ses tableaux, ses autels incrustés de gemmes, ses sculptures. Venise a thésaurisé un patrimoine artistique d'exception. Réglementé et surveillé jalousement. Déjà, du temps de la fastueuse et sévère République, la surabondance n'autorisait pas le laisser-aller. Le nom même de Venise se révèle trop général pour désigner la puissance sophistiquée et disparate qui détient et contrôle aujourd'hui cet ensemble monumental.

Beaucoup d'églises sont fermées à jamais, faute de prêtres et de fidèles. Certaines, menaçant ruine, soutenues par des étais, sont interdites pour des raisons de sécurité. Quelques-unes ont changé d'affectation. Elles sont transformées en musées, bureaux, entrepôts, appartements ou encore salles de spectacle.

Les églises closes de Venise, surtout celles qui s'ouvrent de temps à autre, suscitent chez moi un état de frustration insupportable. Impossible de prévoir leur accès. Elles se déverrouillent à l'occasion d'une cérémonie privée (baptême, mariage), d'une fête patronale, d'une exposition liée à la Biennale, mais le plus souvent elles béent pour une raison inconnue. Il y a aussi des églises seulement accessibles lors de la célébration de la messe le dimanche. Aussitôt l'office terminé, les portes ferment.

Mon séjour à Venise, je vais le consacrer à forcer les portes de ces sanctuaires. Approcher des administrations réputées peu localisables, régentées par une hiérarchie aussi contournée qu'insaisissable. La *burocrazia*.

J'ai déjà repéré depuis longtemps diverses églises toujours cadennassées. À chacun de mes séjours, je les ai retrouvées sur mon chemin. Leur cartouche couleur aluminium sur la façade indiquant la présence d'œuvres du Tintoret, de Véronèse, de Tiepolo ou d'artistes moins notoires tels que le Pordenone, Pâris Bordone, Bassano, Palma le Jeune ou Piazzetta, excite ma curiosité. J'ai appris à aimer ces peintres qui autrefois m'étaient moins familiers.

Leurs tableaux accrochés au-dessus d'autels déserts sont devenus à jamais invisibles. Cette occultation me désespère. Je les imagine plongés dans le silence inaltérable d'une chapelle avec son plafond à caissons, indistincts dans l'obscurité, peut-être cachés par un voilage protecteur. Que de fois suis-je resté, l'air stupide, devant ces portes d'églises condamnées, essayant d'imaginer dans les veines du bois et la desquamation des enduits un motif caché ou un ramage dessiné par les intempéries : arabesque, ligne, hachure grenée. Ces représentations abstraites me dédommagent de ma déception. Rien n'est plus beau à Venise que le battant d'une porte d'église. Dans la richesse

et la variété de ses nervures colorées et sinueuses, le bois lavé par l'écoulement du temps se présente dans toute sa nudité avec ses cernes et ses rayures gris argent, ses mouchetures pelées, ses dépôts minéraux de couleur blanche laissés par les pluies séculaires. Certaines parties plus exposées à l'air et aux rigueurs atmosphériques, généralement la région inférieure, noircissent, présentant des îlots écorcés avec des nuances cramoisies.

Dans la basilique des Frari, on peut voir une mystérieuse porte noire. Elle apparaît dans un monument funéraire dédié au sculpteur Canova. Le mausolée, riche de symboles maçonniques, inhabituels en un tel lieu, a la forme d'une pyramide. Un personnage voilé, qu'on peut prendre pour la Mort, porte un vase. En réalité, c'est l'allégorie de la Sculpture suivie de la Peinture et de l'Architecture. La porte noire est entrouverte. Mais, à Venise, les portes ne fonctionnent pas comme ailleurs. Elles peuvent être entrebâillées sans jamais s'ouvrir. D'où sans doute l'hésitation de la femme voilée à franchir le seuil qui permet d'accéder à la crypte.

Canova n'y est même pas enterré. Néanmoins, il y a laissé son cœur. « Le tombeau de Canova est le tombeau de la sculpture », a écrit Stendhal qui y voyait l'expression du mauvais goût. Quand même, choisir de laisser son cœur dans une église de Venise n'est pas anodin.

À côté du décor de pierre et de marbre accessible à tous se tient un monde caché et impénétrable, la signature même de la cité dogale qui avait fait du secret un mode de gouvernement. Les inquisiteurs d'État n'étaient-ils pas appelés aussi inquisiteurs contre la propagation des secrets ?

Non sans mal, j'ai trouvé à Piazzale Roma pour quelques jours seulement un parking aérien où l'on m'a assigné une place au dernier étage, le huitième. Les tarifs eux aussi sont élevés. Piazzale Roma est un lieu intermédiaire, tête de pont où bateaux et voitures cohabitent une dernière fois dans une confusion très italienne, c'est-à-dire mystérieusement organisée. Dans ce grand déballage où les voitures sont vidées, valises à roulettes, sacs à dos, cabas disparaissent miraculeusement par voie d'eau.

Du sommet, je contemple la ville, entouré de mes nombreux bagages. Il va me falloir les descendre un par un à l'aide d'un minuscule ascenseur toujours occupé. Il fait déjà très chaud. Sur mon toit je me sens soudain grisé par le vent tiède et le panorama qui s'offre à moi, un frémissement de toitures de couleur orangée. La pigmentation des tuiles flétrie par l'ardeur du soleil fait ressembler Venise à une pelouse brûlée. Le Grand Canal et sa forme de S dessinent un tuyau d'arrosage. Il s'insinue et se dévide au cœur de la ville.

J'aperçois au pied du parking Sant'Andrea, une église fermée, avec son clocher en forme de bulbe à huit faces. Je

me suis déjà renseigné : celle-ci sera difficile à ouvrir. Elle dépend du Patriarcat de Venise. Le sanctuaire contenait un Tintoret, un Véronèse et un Pâris Bordone. J'ignore ce que ces peintures sont devenues. Pendant des années, l'édifice a servi d'atelier à un sculpteur vénitien. En 2015, lors de la Biennale d'art, il a entrebâillé ses portes pour une exposition sur la réfrigération. Le visiteur était invité à ouvrir des frigidaires où était rangée de la nourriture.

Pour l'heure, il me faut trouver un porteur. Joëlle, ma femme, surveille nos innombrables paquets déposés en vrac sur le trottoir. Je reviens accompagné d'un portefaix pakistanais qui a accepté de transporter notre attirail vers un bateau-taxi. Le nombre de valises, sacs, colis et cantines s'élève à quatorze. J'ai même apporté une caisse de bordeaux que je ne parviendrai pas à finir pendant mon séjour. Le bagagiste arrive à empiler la totalité de notre fourniment qui tient en équilibre sur son diable à deux roues.

Quand, dans *Vénises*¹, Paul Morand parle de lui, il dit « ma minime personne » alors qu'il pense tout le contraire. Les temps ont bien changé. Moi bataillant avec mes caisses et mes sacs. Morand aux prises avec ses souvenirs de Diaghilev, du baron Corvo, de Marcel Proust. Lui au moins nous épargne les détails domestiques. Pendant ses séjours vénitiens, il descendait entre autres au Bauer Grünwald ou chez le comte Volpi, un condottiere de la finance, le « dernier doge de Venise », créateur de la Mostra². Le livre de Morand, publié en 1971, fit longtemps partie de « ma bibliothèque de

1. Gallimard, 1971, « L'Imaginaire », 2004.

2. Bernard Poulet, *Volpi, prince de la Venise moderne*, Éditions Michel de Maule, 2017.

cœur » – lui qui en avait si peu. Il décrit bien la fin du voyageur et l'apparition du touriste avec son modèle le plus achevé, le hippie, « bouddha incurieux, indélogeable ». Morand hait le hippie. Il aurait détesté ce très petit-bourgeois moyennement anticonformiste que j'étais, sans cheveux longs, raisonnable amateur de pétards, mettant en pratique avec une audace toute relative le slogan « tout est possible ».

J'arrivai par hasard à Venise pour la première fois à la fin des années 60 : 1968, 1969 ? Deux années pourtant qui ne se ressemblent pas. La confusion est regrettable. Je n'arrive toujours pas à trancher. Déjà obsédé par la trace : que peut-il bien subsister d'une chose disparue ? Mais à Venise, l'empreinte du passé n'existait pas. Il n'y avait aucun exercice de reconstitution à effectuer. Nul besoin de se livrer à une gymnastique de la mémoire. Le passé était là, devant moi, intact. Depuis des siècles le bâti vénitien n'avait pas changé. À cette époque, je ne connaissais pas l'extraordinaire vue de Jacopo de' Barbari qui représente Venise à vol d'oiseau en 1500. La gravure, d'une extrême précision, permet de constater que l'organisation de la cité n'a pratiquement pas bougé. Elle est déjà installée *physiquement*, déployant autour du Grand Canal, dessiné avec désinvolture, un corps souple et déjà élégant. La *sprezzatura*¹ vénitienne. Une mise en scène du naturel. Cacher l'effort de l'ingrate origine. On reconnaît exactement les palais, les églises, les jardins, les campos. Ce qui ailleurs était mort, ici était vivant, certes délavé, mais *en place*, immobile, en équilibre. Un agence-

1. Mot à peu près intraduisible forgé par Baldassare Castiglione (*Le Livre du courtisan*) exprimant la désinvolture, la grâce, la nonchalance, alliées à une forme de dédain.

ment unique entre l'eau, la terre et l'air, des forces opposées mais égales.

Après de longues vacances en Crète et dans le Péloponnèse, je traversais la Yougoslavie en compagnie d'une fiancée canadienne – je vivais alors au Québec. Venise se trouvait sur le chemin du retour, pourquoi ne pas s'y arrêter ? J'éprouvais pour cette ville une curiosité empreinte de méfiance. Nous ne rêvions alors que de destinations lointaines. Venise était à portée de main, classique, convenue, trop lune de miel, écœurant répit pour les couples bourgeois avant l'enfer conjugal. Un vieux meuble de cet Occident dont nous vomissions les valeurs.

Après avoir vécu à grandes guides en Grèce, nous étions à sec. Le centre historique était hors de prix. Nous dénichâmes un hôtel à Mestre. Réduits à nous restaurer dans notre chambre, ce qui était interdit, nous fûmes expulsés au bout de deux jours. Il n'y avait plus d'autres recours que l'auberge de jeunesse, ultime expédient. On y séparait les couples. Nous aurions aimé rester ensemble pour finir en beauté notre périple. Il me semble aujourd'hui irréel. Chaque jour nous gagnions Venise en chemin de fer pour revenir à Mestre *in extremis* avec le dernier train. À part Saint-Marc, dont il est difficile de ne pas se souvenir, je ne me rappelle qu'un édifice (une église ? un palais ?). À chacun de mes séjours, je me suis efforcé de l'identifier. Efforcé est sans doute exagéré, car au début je ne me donnais guère de peine pour y parvenir. Cela a commencé par un jeu, une devinette sans conséquences, dont il est amusant de trouver la réponse. Cet instant mystérieux est associé à un épilogue : la fin de l'insouciance ; ce délectable moment de vacance avant le passage à l'âge adulte.

Nous avons tous été victimes de ces impressions. Par la suite, on ne sait trop pourquoi, elles nous poursuivent sans que pour autant cet intérêt devienne une obsession : un film, un visage, un tableau, une ville, une maison, un roman. Nous les connaissons mais aimerions les *reconnaître*. Par envie de savoir, par curiosité. Ce besoin de retrouver dans notre mémoire le souvenir perdu de vue rumine en nous. Il finit par nous intriguer. Nous voudrions démasquer cette image qui se cache, confondre cet objet qui se dérobe, pour enfin lui donner un nom, une origine.

Tel fut le point de départ de cette histoire. Je n'imaginai pas qu'au fil des années ce mystère allait s'épaissir jusqu'à me décider à vivre à Venise pour enquêter. Projet impensable, et, pour tout dire, assez imprudent. « Les canaux de Venise sont noirs comme l'encre. » Ce mot de Morand a toujours sonné pour moi comme un avertissement, lui qui déclarait : « Je reste insensible au ridicule d'écrire sur Venise. » Je m'attaque à un cliché. Faut-il tomber dans le panneau ? Cette ville a fait beaucoup trop couler d'encre. N'allais-je pas me noyer à mon tour en contribuant à la montée de ces eaux toutes littéraires ?

Morand ! Il est difficile de s'en débarrasser quand on l'a porté aussi haut. Sur les quais de la Seine, dans les années 70, j'avais raflé tout un lot de *Vénises* dans l'édition cartonnée du Cercle du nouveau livre. J'en offrais un exemplaire à ceux de mes amis que je croyais aptes à apprécier ce style dédaigneux et crépitant qui m'enchantait. À l'époque, je m'étais même rendu à Trieste pour y recueillir le témoignage des cousines de sa femme et visiter sa tombe : « Paul Morand, de l'Accadémie française ». Les

deux *c* fautifs gravés sur le marbre, traduction de l'italien *Accademia*, m'avaient ravi : l'ancien ambassadeur de Vichy s'était en fin de compte bien vengé de cette Académie que le général de Gaulle lui avait d'abord interdite.

J'ai trouvé un remplaçant pour Venise à Morand, Sartre. Sartre si décrié aujourd'hui, au point que pour l'abaisser on se plaît à affirmer que Simone est bien meilleure que lui, bien plus observatrice, bien plus inspirée, bien meilleure romancière, bien plus tout ! Sartre aimait Venise, il l'a prouvé en écrivant *La Reine Albemarle ou le Dernier Touriste*¹. Sartre a parlé de l'eau de Venise comme personne. Il en parle avec une telle intelligence et une telle délectation – c'est aussi beau que du Bachelard – qu'il est décourageant de s'attaquer après lui à un tel sujet. Ce texte inachevé est un pas de côté dans son œuvre. Il révèle un Sartre inattendu, loin de l'image de l'écrivain engagé. Il prend un vrai plaisir à nommer, à ressentir, à faire entendre le relief sonore de la langue. Expérience unique du corps où tout fait sensation. Il s'est désencombré, *dégagé*.

Sartre l'Italien. Le livre total, « anti-touristique », qu'il voulait écrire sur ce pays, on ne le lira jamais. Un projet colossal de mille pages. Il avait l'ambition de composer une nouvelle *Nausée*. « L'idée, c'était de prendre l'Italie au piège des mots », confiera-t-il. Il ne nous reste que ces fragments, mais quels morceaux !

La partie sur Venise est une tentative d'épuisement de la ville amphibie. Elle fut pour lui une sorte de *querencia*, refuge mental, repli permettant de tout observer. Il s'est posté à la fenêtre de son hôtel, choisissant de *tout* enregis-

1. Gallimard, 1991. Voir la notice de *La Reine Albemarle* (1951-1953, p. 1491) in *Les Mots et autres récits autobiographiques*, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010.

trer de l'eau vénitienne, ne lui laissant aucune échappatoire. Bourbeuse, saumâtre, vénéneuse, folle, croupie, l'eau décrite est l'élément insaisissable par excellence. Il l'inventorie sous toutes ses formes, il n'oublie pas le spongieux, le flasque, avec une fascination pour la vie aquatique immonde, « ces mousses verdâtres, ces anémones, ces moules fangeuses, ces horribles salsifis ». Cette eau, il veut l'amener à résipiscence, il la presse de partout, comme s'il avait le projet de lui enlever sa substance aqueuse. « L'eau, c'est le *trop* », écrit-il. Il faut l'amener au niveau le plus bas.

Je soupçonne Sartre d'avoir poursuivi un dessein insensé : mettre Venise à sec. Il n'y est pas tout à fait parvenu – elle a encore de la ressource ! – mais il a essayé. C'est cela qui me plaît chez lui, son intrépidité.

Aussi vite subjugué, aussi vite dépris. Le lendemain de notre départ, j'avais déjà oublié Venise. Beaucoup plus tard je m'aperçus que j'avais été contaminé. Une substance inconnue s'était introduite en moi. Elle allait travailler jusqu'au second voyage au début des années 70. Ensuite cela n'a plus cessé...

L'un de mes derniers séjours, avant de passer à la trappe, fut effectué en compagnie d'Hugo Pratt, l'inventeur de Corto Maltese. C'était en 1983. J'étais alors journaliste au *Matin de Paris*. Un séjour mémorable. J'ai appris avec lui à entrevoir une autre Venise, celle des cours secrètes, des passages condamnés, des ruelles aux noms étranges (pont de la Nostalgie, place de l'Arabe-d'Or, sérail des Belles-Idées, etc.). La Venise cabalistique. Il voyait des indices et des symboles magiques partout. Au besoin, il en inventait. Il est le premier à

avoir attiré mon attention sur ces édifices scellés que sont les églises closes : « Il ne faut surtout pas les nommer. La Venise fabuleuse est là. Ce sont des lieux d'ombre et de silence. Ils doivent le rester. » Il aimait bien mystifier ses interlocuteurs, mais ces mots retentissent en moi aujourd'hui à la fois comme une invitation et une mise en garde.

Les séjours se sont succédé puis accélérés après ma libération en 1988. Et cette église, ce palais que je ne réussissais pas à retrouver... Au départ, c'était sans importance. Cela devint de moins en moins anodin. Il importait de combler ce trou. Un obstacle qui en entravait l'identification, une image *obstruée*.

Je me vois contemplant un mur dans la pénombre... La peinture qui l'illumine... Oui, mais Venise est remplie de ces boîtes précieuses à fond noir et or. Les palais et les églises enflammés par l'incrustation d'une peinture. L'étincelle qui jaillit dans le demi-jour. Le miroitement tapi dans l'ombre. Il n'y a que cela à Venise. La basilique Saint-Marc en est l'exemple éclatant. L'or des mosaïques perfore les ténèbres.

Je pense de plus en plus que je me trouvais dans une église mais je n'en suis pas absolument sûr.

Pourquoi avais-je ressenti cette impression d'étrangeté, de douceur ?

J'ouvre la porte. L'odeur... J'adopte ou répudie une maison en fonction des effluves qu'elle dégage. On peut tromper momentanément l'olfaction au moyen de parfums artificiels, de bougies aromatiques, mais cela ne dure pas. Une habitation revient toujours à son haleine d'origine. Elle est imprimée dans les murs. Les meubles, les lampes, les tapis, les livres de la bibliothèque répandent leur bouquet propre qui donne une odeur générale plus ou moins harmonieuse. Tout est dans l'harmonie. Une fragrance dissonante, un relent désagréable même infime peut indisposer puissamment le sens olfactif.

J'ai retrouvé aussitôt dans l'appartement de la Giudecca l'empreinte que j'avais aimée la première fois. Rien d'exceptionnel pourtant. Cela sent le vieux tissu, un fond de bois de santal, un parfum poudré, hors du temps. Cette prise de possession par l'odorat d'un appartement qui n'est pas le mien est de bon augure. Tendues de tissus Fortuny, ces pièces vont constituer mon poste de contemplation opérationnel pendant plusieurs mois.

L'affaire se présente mal. Une amie italienne, Giulia, m'a aidé depuis Paris à la préparation de mon enquête.

Nous avons travaillé pendant des semaines pour trouver les adresses électroniques et tenter d'établir sur place des contacts. À quelle autorité s'adresser pour se faire ouvrir ces églises ? Je ne mesurais pas que c'était si compliqué.

J'ai écumé pendant des années tous les lieux de culte à la recherche de cette église et surtout de cette peinture. Dans mon souvenir, elle apparaît de plus en plus comme une boule de feu éclairant fugitivement une image. Revenu bredouille, j'en suis arrivé à la conclusion que ce mur et ce tableau ne peuvent que se trouver dans un édifice qui n'est plus accessible. Il l'était dans les années 60. On a compris pourquoi ces sanctuaires cadencés provoquent en moi un sentiment de frustration.

La plupart de ces édifices relèvent du Patriarcat de Venise – l'évêque porte depuis 1451 le titre de patriarche. Cependant certains sanctuaires appartiennent à d'autres instances : à des ordres religieux comme les Frari, le Redentore ou les Gesuiti, à des associations de bienfaisance comme l'IRE (Istituta di Ricovero ed Educazione). Ils peuvent être aussi la propriété de l'État italien ou de la mairie de Venise. L'Italie ne connaît pas le régime de séparation des Églises et de l'État comme la France où, depuis 1905, les biens religieux sont la propriété des communes.

Tous mes efforts se sont concentrés sur le Patriarcat. Évidemment, j'ai essayé de me faire pistonner en me recommandant auprès de prélats français bien introduits à Rome. En pure perte ! Venise n'est pas Rome, je m'en suis vite aperçu. *Veneziani, poi Cristiani* (Vénitiens d'abord, chrétiens ensuite). L'adage paraît toujours vrai. Entre la République de Venise et la papauté, les relations furent longtemps difficiles, pour ne pas dire exécrationnelles, le Sénat s'efforçant de limiter l'autorité de Rome sur son territoire et de séparer strictement le pouvoir spirituel du temporel. En 1606, le

pape Paul V alla jusqu'à excommunier la République et jeter l'interdit sur la ville. Elle ne se laissa pas intimider par une mesure aussi extrême, qui suspendait la célébration de la messe et l'usage des sacrements. Un décret menacera de mort tout membre du clergé vénitien qui se soumettrait à la sentence pontificale.

Ma priorité est de trouver au sein du Patriarcat le sésame qui m'ouvrira les églises. Comme dans toute organisation hiérarchisée, il existe un personnage qui détient le pouvoir magique de lever ou de créer les obstacles. Giulia, qui a mis à contribution tous ses réseaux, est parvenue finalement à identifier notre homme. Il occupe la fonction de *Delegato patriarcale per i beni culturali e turismo*. Il est aussi directeur de l'Office pour la pastorale du tourisme. Nous l'appellerons le Grand Vicaire. Cette dignité est bien la sienne. Il seconde le patriarche de Venise pour l'administration du patrimoine religieux. *Il Gran Vicario*, procureur ecclésiastique, va hanter mes jours – et parfois mes nuits, il m'est arrivé d'en rêver !

Dans un courriel, le contact de Giulia a évoqué prudemment auprès du Grand Vicaire mon projet de livre. Très obligeamment, celui-ci lui a aussitôt répondu – ils entretiennent, j'imagine, des relations amicales. Je me dis que ça se présente bien. J'ai l'impression pourtant que le terme « églises fermées » (*chiese chiuse*) fait tiquer le prélat. Pour lui, une « église fermée » est un lieu de culte qui a cessé d'être utilisé pour la liturgie. Aussi préfère-t-il employer le mot « désacralisée » (*sconsacrata*). Il explique qu'aux yeux de l'Église, un sanctuaire reste de toute façon consacré.

Il y en a un, par exemple, les Zitelle (les jeunes filles), qui depuis toujours excite ma curiosité. Tous ceux qui sont allés à Venise le connaissent. Ils peuvent ignorer son nom, mais pas son grand dôme flanqué de deux clochetons, qui

se voit de partout. Je l'aperçois de notre terrasse. Paradoxalement cette église située sur le canal de la Giudecca ne se remarque pas car ses portes sont toujours closes. Que de fois depuis l'autre rive, observant la ligne mélodique de la Giudecca tracée depuis Saint-Georges Majeur jusqu'à l'hôtel Hilton, mon regard s'est arrêté sur cette mystérieuse église. À chacun de mes voyages, je me suis rendu au pied des Zitelle, j'ai voulu en avoir le cœur net. Qui sait ? Le hasard jouerait peut-être en ma faveur.

Un jour, j'ai cru que mon opiniâtreté allait être récompensée : une porte ouverte. Mais c'était l'entrée d'un hôtel de luxe qui venait de s'installer. Un hôtel à la place de l'église ! En vérité, le palace s'était établi dans la partie de l'ancien couvent enserrant les Zitelle. De loin, on ne peut les distinguer. Ils ont été édifiés à la même époque (fin du XVI^e siècle) et ne font qu'un. Le bâtiment religieux est enchâssé dans le couvent devenu par la suite un hospice.

Je suis entré dans l'hôtel en demandant si l'on pouvait visiter l'église. Je connaissais d'avance la réponse. Devant ma déception, le concierge m'indiqua que le sanctuaire ouvrait parfois, mais qu'il fallait réserver sans être assuré d'une réponse positive. « C'est très cher », précisa-t-il. Il faut croire que je ne suis pas tombé à la bonne période. Je n'ai jamais pu profiter de ces visites pour privilégiés.

Aux dernières nouvelles, j'ai appris d'ailleurs qu'elles avaient cessé. On n'a plus accès aux Zitelle, mais ça peut changer. Une certitude : le bâtiment n'entre pas dans la catégorie des églises déconsacrées. On y célèbre encore la messe, très rarement, il est vrai. Alors pourquoi un tel édifice conçu par Palladio est-il fermé ? Mystère. L'idée de l'ensemble, due au plus grand architecte de la Renaissance, est remarquable. Le plan carré, arrondi aux angles pour des raisons d'acoustique, a été imaginé pour la musique. Les

jeunes filles pauvres de Venise éduquées dans cette institution y donnaient des concerts. Avec les Zitelle s'instaurera la tradition vénitienne de l'instruction musicale des jeunes filles qu'Antonio Vivaldi illustrera plus tard avec éclat. En outre, l'église renferme des trésors, des tableaux de Palma le Jeune et de Bassano.

Dans le courriel de l'ecclésiastique, une phrase à mon sujet me laisse perplexe : « Il faudrait que ce monsieur m'écrive avant d'affronter un voyage qui ne pourrait lui offrir les possibilités de recherche qu'il espère. » Comment cela ! Maintenant, il est trop tard. Le voyage, je l'ai affronté, comme il dit. À l'évidence, le délégué patriarcal se réserve la possibilité de ne pas déférer à ma demande. Je suis à présent sur place, il ne peut refuser tout de même de me rencontrer.

Joëlle et moi dînons à la trattoria Altanella, « le restaurant de Mitterrand », qui y avait ses habitudes. Cachée dans une ruelle minuscule de l'île de la Giudecca, l'entrée ne paie pas de mine. Quoique banale et pauvre vue de l'extérieur, la terrasse bien abritée et attrayante ne ferme qu'aux premiers frimas. On y sert les plats habituels vénitiens : pâtes aux vongole, sardines in saor, petits poulpes, poissons accompagnés de la polenta grillée. Située tout près de notre appartement, cette adresse confidentielle est fréquentée par ceux que j'appelle les *introduits*. Ce sont des touristes avertis, effrayés par les mangeoires pour tour operators. Ils prennent la gastronomie au sérieux et croient avoir déniché la bonne adresse secrète. Mais la bonne adresse secrète n'a pas cours à Venise, pas plus que « le restaurant pour Vénitiens ». Il en existe encore pourtant quelques-uns, mais les

REMERCIEMENTS

Borina Andrieu, Umberto Branchini, Agata Brusegan, Renata Codello, Véronique Deschamps, Joseph Doré, Maria Dumage, Antonio Foscari, Alessandro Gaggiato, Delphine Higonnet, Alexandre Kauffmann, Grégoire Kauffmann, Anna Keller, Anne Lefevre, Giulia Manasse, Antonio Meneguolo, Fabio Moretti, Adriana Navarro, Giovanni Palandri, Mario Pò, Bernard Poulet, Charles Puybasset, Alberto Rizzi, Corine Rocca, Pierre Rosenberg, Bergamo Rossi, Ruggero Rugolo, Lucia Rutigni, Pietro Scarpa, Antonio Senno, Michel Thoulouze, Lucia Tito, Eurigio Tonetti, Catherine Toesca, Carlo Urbani et Claudia Vittori.

Toute ma gratitude à Olivier Frébourg et à l'équipe des Équateurs.

Grâces soient rendues à Joëlle qui a vécu avec moi les périodes de ce séjour vénitien.

*Reproduit et achevé d'imprimer
par Corlet Imprimeur
à Condé-en-Normandie
en janvier 2019.
Dépôt légal : février 2019.
Numéro d'imprimeur :*

Imprimé en France.